

Recherches sociographiques



Charles C. HUGHES, *An Eskimo Village in the Modern World*

M.-Adélarde Tremblay

Volume 1, numéro 4, 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055058ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055058ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, M.-A. (1960). Compte rendu de [Charles C. HUGHES, *An Eskimo Village in the Modern World*]. *Recherches sociographiques*, 1(4), 517–519.
<https://doi.org/10.7202/055058ar>

Charles C. HUGHES (en collaboration avec Jane M. Hughes), An Eskimo Village in the Modern World, Ithaca, N.Y., Cornell University Press, 1960, 419 p. (Cornell Studies in Anthropology).

Les études monographiques de l'anthropologie culturelle ont été l'objet de critique parce qu'elles n'accordaient pas suffisamment d'importance à la dynamique sociale. L'analyse de la stabilité culturelle était devenue un des principaux objectifs de la recherche monographique. Il faut ajouter immédiatement, pour la défense de l'anthropologie culturelle, que les études dynamiques dans les sociétés "sans écriture" étaient rendues difficiles par l'absence de documents historiques. Les témoignages des anciens, les mémoires autobiographiques, les récits d'informateurs-clés ne suffisaient pas à la reconstitution systématique d'un point de repère culturel, d'une "étude de base" (baseline study) qui pût servir de terme de comparaison dans l'analyse des changements culturels.

Depuis l'historique mémoire du Social Science Research Council (Etats-Unis) sur l'acculturation, les études sur les changements culturels n'ont point cessé de tenir la vedette chez les anthropologues américains. L'ouvrage de Charles C. Hughes et de son épouse sur l'Esquimau "moderne" de SIVOKAK se situe dans le prolongement de cette tradition. En effet, on a voulu systématiser ces études de la dynamique culturelle en considérant le groupe sous observation à deux moments différents de son évolution. C'est ce qu'on est convenu d'appeler une étude "longitudinale". Surtout si l'observateur est le même dans les deux circonstances, les différences enregistrées dans les comportements et le genre de vie sont conçues comme des changements. L'étude des Hughes est "longitudinale". Ils utilisent comme ligne de démarcation les observations recueillies en 1940 par Alexandre H. et Dorothea C. Leighton (tous deux psychiatres et anthropologues). Les études sur le terrain des Hughes, à St. Lawrence (une île du détroit de Bering), se sont échelonnées sur une période de quinze mois et se sont terminées à l'automne de 1955.

La période considérée s'étend sur quinze années. Elle a le désavantage d'être de courte durée sur le plan de la simple chronologie, mais elle est d'une très grande intensité du point de vue du nombre et de la variété des influences provenant du "monde extérieur" et du point de vue aussi des répercussions sociologiques et psychologiques qu'ont entraînées ces influences dans la société esquimaude. En effet, cette période a coïncidé avec la deuxième guerre mondiale et la présence sur l'île de contingents militaires américains. De plus, les indigènes eux-mêmes ont participé activement à l'effort de guerre de la nation américaine (plusieurs Esquimaux de l'île ont servi sous les drapeaux). Ils ont aussi subi les contre-coups de l'expansion économique et sociale de la côte alaskaine. Cette expansion s'est surtout manifestée par des échanges de toutes sortes entre la terre ferme et l'île. Durant cette période, les populations locales ont perdu leur caractère insulaire.

Charles C. Hughes a conçu ses recherches comme devant permettre de reconstituer une "expérience sociale"; la démarche qu'il a suivie à cette fin comportait trois étapes : a) une description ethnographique du village en 1955 — laquelle était comparée, bien entendu, à la description faite en 1940; b) une évaluation de la direction et de l'intensité des changements durant la période 1940-1955; et c) un examen des implications de ces changements sur le mode de vie et les attitudes de la population.

Le titre de l'ouvrage, An Eskimo Village in the Modern World, caractérise bien, il nous semble, les préoccupations théoriques de l'auteur principal; ce qui l'intéresse avant tout, en effet, c'est l'analyse des relations entre l'unité sociale fonctionnelle restreinte qu'est la "little community" et la civilisation industrielle telle qu'elle se manifeste surtout dans les concentrations urbaines et telle qu'elle s'infiltré, par diffusion, jusque dans les coins les plus reculés. Ces relations du "petit village" avec le monde extérieur sont des relations d'un nouveau type, qui rendent désuètes les relations d'échanges et de complémentarité qu'entretenaient les petits groupes entre eux. Le "petit village" devient de plus en plus dépendant du

monde extérieur et de forces invisibles qui l'influencent et sur lesquelles il exerce très peu de contrôle. Ces nouvelles relations impliquent des changements structurels profonds (la création d'un conseil de village, la disparition de certains statuts de parenté, etc...), des adaptations fonctionnelles, enfin, toute une chaîne de répercussions qui font partie constituante du processus d'acculturation de la société esquimaude de l'île.

Les Esquimaux de Gambell (le village étudié) doivent constamment se référer à deux systèmes de valeurs concurrents, résoudre quotidiennement les conflits posés par cette dualité dans les idéaux de comportements. La société est ébranlée dans ses fondements. Un des objectifs de Hughes est d'examiner si ces changements ont des effets désintégrant au niveau de la culture et de la personnalité esquimaudes. L'entreprise est des plus audacieuses, mais de très grande importance puisqu'elle permet l'examen critique (l'anthropologie aura eu le mérite de condamner le point de vue "ethnocentrique") du bilan des relations entre "petit village" et "civilisation complexe".

L'étude des changements socio-culturels se poursuit par le truchement de l'approche "psycho-biologique" (quelquefois appelée "bio-sociale") d'Adolph Meyer (psychiatre américain d'origine suisse). D'inspiration fonctionnaliste, ce courant de pensée considère l'être humain comme un tout qui est en constante évolution et dont le mode d'adaptation au milieu environnant se transforme continuellement à travers des processus d'échanges.

Dans un chapitre fort intéressant, qui ne peut laisser le lecteur indifférent ("Birth, Death and the Community"), nous apprenons que les résidents de Gambell ont des taux de natalité élevés et que, par ailleurs, les taux de mortalité infantile et de mortalité générale sont parmi les plus élevés que l'on connaisse. La vie est considérée comme fragile et de peu de durée; la mort est crainte parce qu'elle emporte des êtres chers et qu'elle est parfois à l'origine du retour d'êtres et d'esprits malicieux.

La société esquimaude est tellement décimée par la maladie et soumise à toutes sortes de privations que l'on dit de ses enfants qu'ils naissent "dans un monde de misère". C'est ce que met en relief le chapitre, à caractère épidémiologique, sur la maladie ("Into a World of Sickness"). Les nouvelles techniques médicales "des Blancs" ont amélioré l'état de santé des Esquimaux et contrôlé les épidémies. Mais les nouvelles habitudes vestimentaires et les changements dans la construction des maisons ont apporté, sur le plan de l'hygiène, des risques qui n'existaient pas autrefois. Les Sivokakmeit sont tout aussi vulnérables qu'ils l'étaient avant la venue des Blancs. De la même manière que les habits des Blancs ont amené une protection moindre contre les intempéries de la nature, l'importance accrue des aliments des Blancs dans la diète indigène a coïncidé avec la carie des dents et une diminution de la résistance physique. Le chaman indigène a lui aussi perdu au change : il n'est presque plus en demande parce qu'on met sérieusement en doute ses aptitudes et son efficacité. Les deux pôles d'angoisse des Sivokakmeit sont restés les mêmes : d'une part, la faim, et la peur d'une mort prématurée, d'autre part.

Le chapitre sur le bien-être ("Warmth and Well-Being") décrit les changements dans les techniques de la chasse et de la pêche, dans les modes d'échanges alimentaires, dans les autres moyens de subsistance et dans le cycle saisonnier des activités de subsistance. Ce chapitre décrit le passage d'une économie se suffisant à elle-même à une économie de dépendance et les transformations que ce changement implique au niveau des valeurs. Les occupations indigènes sont de plus en plus considérées comme difficiles et instables alors que les occupations des Blancs sont considérées comme rémunératrices et régulières. C'est à ce niveau, un des plus essentiels qui soient à la préservation d'un mode de vie esquimau, que s'enregistrent les changements les plus spectaculaires, c'est-à-dire des changements dans les modes de subsistance, dans les habitudes alimentaires et les comportements de consommation.

L'étude des changements dans l'organisation sociale ne fait que confirmer l'étendue et la profondeur des altérations dans le genre de vie esquimau ("The Texture of Social Life"). Sans entrer dans les détails

de l'exposé très technique par moments, soulignons que l'analyse se prolonge ici au niveau du système de parenté et des coutumes régissant le mariage indigène, au niveau d'autres institutions fondamentales comme l'église et l'école et, finalement, au niveau des mécanismes de contrôle social. Je ne puis m'empêcher de mentionner comment les relations entre le personnel militaire de l'île et les indigènes sont venues modifier les principes qui régissaient les comportements et la conception de l'univers des Sivokakmeit.

L'auteur conclut ses descriptions ethnographiques des changements par deux chapitres théoriques. Dans le premier ("The Xenophiles"), il présente les généralisations trans-culturelles sur les changements et, dans le second ("The Broken Tribe"), il met en relief les effets désintégrant de ces changements et propose un diagnostic sur l'évolution des Esquimaux de l'île St. Lawrence.

Hughes apporte une nouvelle confirmation aux généralisations trans-culturelles élaborées à la suite d'études dans divers milieux culturels "occidentaux" et "non occidentaux", c'est-à-dire : 1. le passage d'une économie de subsistance à une économie monétaire et une plus grande dépendance du village par rapport aux structures économiques de la province et de la nation; 2. la transformation de la structure du pouvoir, l'affaiblissement des institutions politiques locales et leur état de dépendance à l'égard des unités politiques centrales; 3. une division de plus en plus marquée entre le sacré et le séculier et une rupture de plus en plus prononcée avec les traditions religieuses autochtones; et 4. les changements dans les attitudes, les valeurs et les coutumes traditionnelles du groupement sous l'influence de forces extérieures. En un mot, les forces de l'acculturation sont telles que l'individu doit changer l'image qu'il a de lui-même pour se re-définir en plus étroite liaison avec les nouvelles normes qui s'imposent et qui demain prévaudront. L'auteur, ici, examine les différents facteurs qui viennent modifier les systèmes endogènes de croyances (systems of beliefs). Il les ramène à quatre facteurs principaux, qu'il examine en fonction des situations locales (pp. 348-374). Ces facteurs sont en quelque sorte des exigences fonctionnelles liées à une plus ou moins grande acculturation. A mon sens, ils constituent des éléments de base en vue de l'élaboration d'une théorie générale de l'acculturation.

Les Esquimaux de Sivokak sont engagés sur la voie à sens unique de l'acculturation à un mode de vie occidental. Cela comporte plus de risques que d'avantages, la monographie des Hughes ne laisse aucun doute là-dessus.

Ces changements se produisent avec des heurts de toutes sortes : ils éveillent de nouveaux appétits difficiles à satisfaire, ils créent de nouvelles angoisses et de nouvelles tensions, ils se soldent souvent par l'ambivalence, la frustration et la marginalité culturelle. Très peu de coutumes esquimaudes survivront au choc. Comme le font les auteurs, il y a lieu de se demander si le village de Gambell persistera en tant qu'unité sociale intégrée.

Cette jeune équipe d'anthropologues doit être félicitée pour son travail d'excellente qualité. Leurs observations sont d'une grande authenticité. Elles sont aussi, indirectement, un témoignage, un plaidoyer qui devrait inspirer l'homme d'action dans ses plans et décisions.

M. -Adélarde TREMBLAY

Département de Sociologie,
Université Laval.